

Les Affamés

Chroniques d'une jeunesse
qui ne lâche rien !



SA PLACE
SOUS LE TÊTE

Les Affamés

Léa Frédeval

Les Affamés

*Chroniques d'une jeunesse
qui ne lâche rien*

bayard

ISBN : 978-2-227-49457-2
© Bayard, Edition, 2018
18, rue Barbès, 92128 Montrouge cedex

*À Lucile, Charles et Bastien.
À Cyrielle, Kathia et Mumu.
À toute la Dream Team des Affamés.
À mes deux petites sœurs, Jade & Maud.
Et à tous ceux qui ne lâchent rien.*

Il y a 4 ans, ce livre est publié.
Aujourd'hui ce livre est devenu un film.

Entre-temps, beaucoup de choses ont changé.

Résumé

Nous avons choisi un nouveau président, forcés d'éviter la seule présidente envisagée. Alors la jeunesse s'est éparpillée, parfois très à gauche, souvent très à droite. Comme tous les 5 ans, elle a été récupérée par un ou plusieurs partis lorsqu'elle ne brillait pas par son abstention.

Et il y a eu les attentats aussi. Au pluriel. Ceux du 13 novembre notamment. Une génération abîmée

dans sa joie. Mais l'espace d'un instant, nous étions tous les mêmes et ça nous a fait du bien.

Et puis pêle-mêle, la ridicule augmentation de la « gratification » des stagiaires, les euros en moins sur les APL, le constat d'un système d'inscription universitaire discriminant, le manque croissant de logement étudiant etc.

À moins d'un oubli de ma part, la situation de la jeunesse ne s'est pas franchement améliorée. Cette génération est encore inquiète, toujours fatiguée, mais reste incroyablement vaillante et délicieusement créative.

La confiance qu'on lui accorde n'est sûrement pas mesurable, mais le peu d'estime qu'elle a d'elle est bien palpable.

Avec ces quatre ans de recul, je pense qu'être jeune aujourd'hui est une lutte permanente entre ce en quoi nous osons croire et ce que l'on nous fait croire que nous sommes.

Certains pourtant, on pensé qu'il était nécessaire de parler de nous.

Je me suis dit qu'il fallait expliquer comment tout cela est arrivé.

Parce que cette histoire est folle.

Parce que cette histoire est possible.

2008

Je vais avoir 18 ans et je passe mon bac. Comme vous peut-être, à ce moment-là, c'est peu ou prou mon seul objectif, l'aboutissement d'un chemin. Comme vous peut-être, je le passe parce que c'est ce qu'on « doit » faire pour mettre toutes les chances de son côté. On ne se pose pas la question de pourquoi, on suit la voie que l'on nous demande de suivre. C'est comme ça. Ce bac, je ne sais pas à quoi il va me servir, mais pour les parents, les profs, pour la société, cela semble être LA base. Et donc comme vous, sûrement, je n'ai pas l'ombre d'un début de piste sur ce que je souhaite faire de ma vie. Je ne suis pas encore majeure et il me faut déjà choisir un futur.

Entre 18 et 22 ans, j'erre entre différents cursus, je change de domaine, d'université, d'univers tout court.

À côté de cela, j'enchaîne les petits boulots. Je garde jusqu'à quatre enfants par semaine, je suis dans trois agences d'hôtesse en même temps, cumulant les missions de street marketing, de mise sous pli, de saisie informatique, et tant d'autres tâches plus passionnantes et valorisantes les unes que les autres. Et puis les stages pour la fac...

Bref, quand j'étudie je me sens inutile, quand je travaille, je me sens une moins que rien et quand je suis en stage, je me sens usée.

Peut-être savez-vous de quoi je parle...

Tout cela bouillonne en moi. Mais être en colère n'a jamais aidé personne à se dégoter un futur. Quoique...

2012

Je suis en dernière année de licence pour devenir... Je ne sais toujours pas quoi.

Y a-t-il vraiment un futur professionnel au-delà de ces études ?

Cependant, j'attache beaucoup d'importance à ce qu'il me reste à faire à la fac. Et en dernière année, il y a un gros boulot à rendre. Pour ce devoir, je dois écrire. Je donne tout, me disant que chaque effort, même en cours, pourra me servir plus tard. Penser ce devoir comme une potentielle carte de visite pour un vrai emploi. Je rends mon projet et je suis frustrée. J'ai d'autres choses à dire. Dix ans auparavant, j'aurais sûrement ouvert un journal intime qui aurait été minutieusement caché sous mon oreiller mais là, je me suis saisie de l'outil qui était le mien, celui de ma génération : Internet.

C'est décidé, j'ouvre un blog.

Et comme on dit dans Enquête Exclusive : c'est là que tout bascule.

Trois semaines après, je reçois un mail des éditions Bayard qui me confie l'écriture d'un essai sur ma génération.

La suite vous l'avez entre les mains. Ou presque.

Après la sortie du livre, je reçois des dizaines de messages, de jeunes, de parents et même des lettres de grands-parents me remerciant. Parce qu'apparemment, avoir inscrit noir sur blanc ce que je ressentais en tant que jeune n'était pas important que pour moi. Apparemment, cela a fait du bien à certains de pouvoir lire ce qu'ils pensaient tout bas. Apparemment, ce livre a permis de nouveaux échanges dans certaines familles.

C'est là que j'ai réalisé que, oui, nous étions quelque part tous concernés, peu importe la génération.

Un peu plus d'un an après la publication des *Affamés*, Lucile Ric, rencontrée sur les bancs de la fac, m'écrit pour me dire à quel point elle a aimé mon livre. Nous nous retrouvons pour en parler. Et là elle m'explique qu'elle est devenue productrice dans le cinéma et qu'elle et son associé, Charles Philippe, souhaiteraient adapter mon livre. Première hallucination. Elle précise ensuite qu'ils souhaiteraient que j'écrive le scénario du film, chose que je n'ai jamais faite, et que je le

réalise, ce que je n'imaginai même pas envisageable. J'ai 24 ans et on me propose de faire un film pour le cinéma. Mes nouveaux producteurs me présentent alors Bastien Daret, jeune scénariste talentueux. Nous écrirons ensemble.

Très vite, nous prenons conscience d'une chose : le livre n'est pas une histoire. C'est un constat. Il nous faut donc créer des personnages, une dramaturgie, des objectifs à atteindre, des obstacles à dépasser, tracer le parcours des uns et des autres. Au milieu de tout ça, nous voulons réinjecter l'énergie de ce livre, la véracité du propos qui nous anime et ce même constat concernant notre génération lumineuse et combative. Le tout en essayant de vous faire rire.

Nous écrivons pendant un an et demi. Cette collaboration est un délicieux (mais non moins pertinent) échange permanent entre Bastien, Lucile, Charles et moi. Nos producteurs nous suivent, nous interrogent et nous aiguillent. La toile se tisse.

Et 18 mois plus tard, le film est là.

J'écris tout cela parce que je crois que c'est important de savoir que cela existe.

Comme vous, j'ai toujours entendu qu'il fallait tel diplôme pour obtenir tel emploi, qu'il fallait attendre la validation d'un système pour oser s'épanouir. Je ne savais pas où j'allais mais je savais où il était hors de

question que j'aille. Je ne savais pas quelles compétences j'avais pour le monde mais j'étais certaine de ne pas être inutile.

Je ne cesse d'entendre que nous n'y arriverons pas.
Et bien c'est arrivé.

#onlâcherien

Jeunèse

Je m'appelle Léa, j'ai 22 ans et je vis dans le xviii^e arrondissement de Paris. J'ai des amis, des amants et une famille en vrac. Je suis étudiante, stagiaire et je travaille. Je paye un loyer, je ne touche pas de bourse mais tente tout de même d'avoir un semblant de vie. Une vie insouciant qui ne reposerait pas sur une énumération de facteurs matériels. Une réalité conditionnée par mes choix.

Ça, c'est juste la base, après il y a le reste. Et puis tous les autres, qui sont comme moi.

Je ne suis ni la porte-parole d'une génération perdue, ni la revendicatrice d'une jeunesse mécontente. Je ne suis ni la masse, ni un cas particulier. Je suis une parmi tant d'autres. Beaucoup de

jeunesses coexistent, et ce qui suit ne généralise en rien ceux que nous sommes. Je est nous. Et inversement. Parce que même si mes mots ne décrivent qu'une partie de cette génération, cette partie est bel et bien là. Et parce que ma vie n'a rien d'extraordinaire, je ne suis sûrement pas la seule à la vivre. Elle est cependant ébranlée par cette vision que vous semblez avoir de nous. Vous, les « vrais adultes ». Je suis indignée de voir comment la jeunesse d'aujourd'hui est considérée, jugée, cataloguée. Je suis en colère contre ceux qui ne reconnaissent pas ce que nous sommes, contre ceux que l'on inquiète, contre ceux qui nous utilisent. Je veux interpeller ceux qui étaient là avant nous. Ceux qui ont oublié à quel point il est complexe et fastidieux de savoir qui l'on est, où l'on va et surtout pourquoi l'on s'y rend. J'écris aussi pour ceux qui aiment à penser que nos coups de gueule sont faits pour nous donner un genre. Je veux expliquer pourquoi nous sommes fatigués aux prémices de notre vie. Rendre compte de l'épuisement d'une génération qui vient à peine de naître.

Peu importe votre âge, votre milieu, votre éducation, si vous pensez qu'il n'y a pas lieu de parler de nous, les jeunes, qu'il est inutile d'expliquer et encore plus de comprendre, ce livre est définitivement pour vous.

Cet ouvrage n'est pas écrit pour creuser de fossé entre telle ou telle génération, il n'est pas là pour faire renaître une pseudo-révolte soixante-huitarde. Il n'a pas pour objectif d'engendrer un buzz ou de me rendre riche. Ces mots ne sont pas là pour lancer une polémique ou changer la face du monde. Ce livre est un état des lieux, un constat bâti sur un point de vue. Le mien. Il n'a pas pour prétention d'être exhaustif, il ne traite pas de toutes les jeunesses de France. Je ne connais que ce que je vis. Certains ne se sentiront en rien concernés par mon propos. Parce qu'il est aussi un patchwork, un melting pot, un grand et joyeux bordel à l'image de ce que nous sommes. Le reflet d'une jeunesse métissée, curieuse, qui tient dans le creux de sa main son avenir et celui de cette société. Ce qui nous environne est différent de ce que nos parents ont connu. Pas plus simple ou plus complexe. Juste différent.

J'ai toujours eu plein de choses à dire. J'ai toujours réfléchi sur moi, sur nous, sur eux et accessoirement sur le reste. Lorsque j'ai été contactée pour ce projet éditorial, je ne me jugeais pas légitime pour un tel ouvrage. La demande était pourtant simple : écrire sur la jeunesse, expliquer, ne pas hésiter, dire exactement ce que je pense. Dès lors, je subis comme une mutation, une métamorphose. Je ne pouvais plus être seulement la jeune fille que j'étais. Désormais,

je devais l'expliquer. Pour retranscrire avec fidélité notre vie, il me fallait l'intégrer, la digérer et la comprendre. C'est ainsi que j'ai cessé de m'observer de l'intérieur. Tout cela était plus grand que moi. Mon rapport avec les autres bascula alors. Leurs discours, leurs anecdotes, nos échanges courants, sont devenus « mon sujet d'étude ». Au lieu de répondre « maaaaais naaaaaaan????!! » comme à mon habitude, je me suis faite psychologue en carton et donnais dans le « ah bon ? Mais qu'as-tu ressenti par rapport à ça ? ». Peut-être ne l'ont-ils pas remarqué, peut-être ont-ils choisi délibérément d'entrer dans mon jeu. Peu importe. Sans eux, ceci n'aurait pas été pareil. Sans les autres, ceci n'aurait tout simplement pas été.

Me voici donc pseudo-néo-sociologue, chargée d'une tâche qui me passionne mais qui reste d'une délicatesse jusqu'alors méconnue.

J'ai envie de raconter, de tout dire, de rendre compte de ce monde qui tourne mais qui ne tourne pas toujours rond. On ne comprend pas bien comment on s'y meut, comment on y perdure et comment on va y évoluer. On n'a rien demandé. Mais on s'y plonge coûte que coûte. Et ce, étrangement portés par une envie inconditionnelle. Une faim, une soif, un désir de sortir du lot, une quête sans aboutissement palpable. Un

moteur qui fonctionne sans que nous connaissions la nature de son carburant.

Si nous avons la sensation souvent insoutenable de ne pas être dignes de votre regard, de votre reconnaissance, c'est sûrement parce que vous ne savez rien de nos vies. Parler donc de notre rapport à la société mais également à nous-mêmes. Le regard que l'on porte sur notre corps, sur celui de l'autre, la manière dont nous vivons notre sexualité, ce que représentent l'amour mais aussi l'alcool, la drogue, l'apparence, la politique et l'argent. Comprendre et expliquer où l'on se positionne face à l'inévitable communication actuelle, aux institutions coercitives et à l'avenir tout simplement. Tout ce qui constitue notre quotidien, nos joies illuminées comme nos pensées les plus noires. Je n'ai jamais requis l'écriture de cet ouvrage. Je ne l'ai pas désiré et encore moins attendu. Pour une fois, je n'ai rien cherché. Bim, je vous dis. Sur le coin de ma tronche, cela a chu. Alors bien sûr, la semaine qui suivit, je me levais, respirais, vivais au doux son intérieur du « Je vais écrire un livre ». Puis, peu à peu, cette tendre euphorie changea de visage. Passées la joie, la surprise, la fierté d'avoir été choisie pour m'exprimer, j'entendais « Tu dois écrire un livre ». Mais je ne pouvais pas laisser cette occasion passée. Je n'avais pas le droit de réclamer l'attention de ceux qui me précèdent pour finalement refuser leur main tendue. Je vais donc écrire comme

je parle, comme je pense, comme j'envie, comme je vis.

Tout est partie d'une phrase. Cinq petits mots entendus et réentendus. Un assemblage de lettres lâchées par tout un chacun comme un simple mot de passe. Un sésame de vieux cons à mon sens: «C'est normal, t'es jeune.»

Quand ces mots arrivent à mes oreilles, mon sang ne fait qu'un tour. J'ai envie de me lever, de crier et de plaquer au sol celui qui les prononce. Comment ça, «c'est normal»? Parce qu'on est jeune, on doit accepter toutes les douilles¹ que la vie nous balance? Parce qu'on est jeune, on doit être reconnaissant d'être embauché comme stagiaire pour remplacer un poste réel? Parce qu'on est jeune, on vit mieux que d'autres dans neuf mètres carrés? Parce qu'on est jeune, on a davantage les capacités de travailler 75 heures par semaine cumulant vie étudiante, boulot et stage? C'est une blague ou juste un complot entre individus de plus de 30 ans pour se dédouaner de ne plus vivre ainsi?

C'est bien après, que la vie est censée être complexe? À partir du moment où l'on a un vrai patron, des impôts à payer, un crédit sur le dos et des marmots à élever en plein divorce. C'est cette partie-là

1. Cf: Le dico des mots qui existent (pour nous).

de l'existence qui est supposée nous en faire baver, non ? Si notre époque a fait que la vraie vie commence plus tôt, que la complexité du quotidien débute avant même le baccalauréat, alors que cela soit considéré ainsi. Ouvertement. Que cela soit assumé et reconnu par tous. Pour le moment, c'est un demi-aveu dissimulé derrière un gros mytho. Un semblant de confession bien planquée sous cette phrase qui fut sûrement la même que celle que nos parents entendirent de la bouche des leurs. Pierre Bourdieu l'explique d'ailleurs fort élégamment dans « La jeunesse n'est qu'un mot »¹ : « L'âge est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable ; et le fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, doté d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement, constitue déjà une manipulation évidente. »

Si vous ne voyez toujours pas où je veux en venir, remplacez l'injonction dont il s'agit par un « C'est normal, t'es moche » ou un « C'est normal, t'es handicapé ». Et là, tout de suite, l'injustice se fait insupportable. Là, tout de suite, vous aussi vous auriez envie de vous en coller une.

Je pensais écrire pour mes parents, pour les parents de mes camarades. J'ai réalisé que les « vrais » adultes

1. Entretien réalisé avec Anne-Marie Métaillé, paru en 1978.

étaient clairement à la masse. « Mais pourquoi tu ne viens pas déjeuner à la maison dimanche, ça ferait plaisir à ton père ». Maman, je travaille le dimanche. « Mais ma chérie, il faut penser à te reposer, je sais ce qu'est la vie d'étudiante, je comprends mais le sommeil, c'est important ». Maman, je n'ai pas le choix. « Ah mais on a toujours le choix ma fille. » Ben non Gandhi, nous n'avons pas toujours le choix. Avec ce type de discours, bienveillant je le concède, j'ai la sensation que les adultes se réveillent suite à une cuite monumentale. Sauf qu'ils nient la gueule de bois. À côté de la plaque, vous dis-je. Ce livre donc avait pour objectif premier d'expliquer gentiment à nos vieux (ceci étant dit avec affection) que l'idée qu'ils ont de la jeunesse est restée bloquée en 1980. Plus de 35 ans plus tard forcément, ils ne captent plus rien, mais sont pourtant persuadés de savoir, de comprendre, de connaître. Sans doute parce que lorsque nous parlons de notre jeunesse, ils ne voient que la leur.

J'ai pensé ensuite que les gens de mon âge s'en tamponneraient le coquillard de ce projet. Ils se connaissent, ils n'ont pas besoin qu'on leur explique à eux à quel point leurs vies peuvent être moisies. J'ai encore vendu la peau du yack avant de l'avoir zigouillé : mes confrères générationnels sont en joie. « ENFIN » m'ont-ils dit. Enfin quelqu'un va raconter.

J'ai réalisé que ce livre répondait à une attente silencieuse, à un besoin interne et partagé. Parler de nous. Par nous. Pour nous et pour tous les autres.

J'oublierai sûrement des choses les amis, et je compte sur vous pour être sans pitié. Mais je ferai de mon mieux. Ceci est une promesse.

Le préconçu moisi

Jeune:

Adj 1 – juvénile – jeunet – jeunot

2 – nouveau – **neuf** – récent

3 – **inexpérimenté** – **candide** – ingénu – **naïf** – novice – tendre

4 – fils – cadet – junior

5 – **insuffisant** – court – juste – léger – **maigre** – **misérable** – parcimonieux – **pauvre**.

Le jeune est par définition une multitude de choses pas franchement actualisées. Ouvrez votre dictionnaire, celui-ci en dit long. Les synonymes du mot « jeune » sûrement créés par des ancêtres moustachus fumant la pipe, est à des années-lumière de notre

réalité. Il reste, dans l'inconscient collectif, une espèce de masse chevelue et molle, dépourvue de tout pouvoir décisionnel, le regard vitreux, la paluche flasque et la voix dans les chaussettes.

La jeunesse actuelle n'est ni naïve, ni inexpérimentée, ni insuffisante.

Nous sommes un sang **neuf** dans un monde encore couvert de placenta. Nous sommes presque adultes et pourtant tout nous semble flou et gluant. Parce que là maintenant, c'est encore le début, non ? Le commencement pour nous, bébés phoques largués sur la banquise ? C'est aussi un nouveau tournant pour l'homme en général. La fameuse crise économique nous terrasse au quotidien, et les glaciers ne seront bientôt qu'un mythe raconté au coin du feu. Quant à l'humain, lui, il tend à disparaître au profit du cyborg. Mais avant tout ceci, nous avons l'honneur, la chance de vivre une époque où notre corps n'est pas encore constitué de puces, sur une planète pas encore tout à fait anéantie. Une ère où l'on meurt toujours même.

Ça veut bien dire que cela ne va pas durer ? Que c'est nous qui allons nous le prendre en pleine poire ? Où nos enfants peut-être... Voilà. C'est là que l'abîme s'ouvre à nos pieds. Certes le principe même des générations est le trou béant qui les sépare mais là, il n'est pas question du fait que ma mère tape sur son clavier avec seulement deux index. Je vous parle d'un fossé

moins superficiel, d'une cavité au fond de laquelle on trouve certaines clés qui ne nous servent en rien. Ici, je traite du gouffre de la conscience, du canyon de l'insouciance. Je vous parle d'une génération qui sait pertinemment à quelle sauce elle va être mangée, ou vomie, elle ne sait plus très bien. Je fais partie d'une masse qui s'entend dire les plus grandes vérités sur un avenir qui ne saurait tarder à lui exploser au visage. Ces prédictions sont faites par tout un chacun comme s'il suffisait de les verbaliser pour s'en débarrasser. Parents, professeurs, universitaires, collègues, employeurs, médias, médias, médias n'ont qu'un concept à la bouche : « Vous allez voir les enfants, plus tard vous allez galérer » – « Hey, toi le jeune, tu le sens comment le chômage ? » – « Au fait, on a flingué la planète, ça ira hein ? ».

Nous sommes neufs dans un monde que nous n'avons pas usé. Nous sommes neufs dans un monde que vous avez abîmé. Vous ne nous avez pas confié les clés du royaume, vous les avez laissées tomber là, après avoir l'avoir mis à feu et à sang. Nous devons nous charger de ces morceaux émiettés. À nos âges, vous n'aviez pas à vous en inquiéter. Nous sommes soucieux pour ce monde. Son avenir repose entre nos mains et semble parfois passer avant le nôtre. Nous sommes donc dans l'obligation de guider un orchestre sans pour autant connaître notre propre partition.

Nous sommes **inexpérimentés** et pourtant nous sommes hantés par l'avenir. Le nôtre d'abord bien sûr. Et puis le nôtre ensuite, surtout. Qui penserait aux autres dans une société où seul le « je » est promu ? Ne soyez pas naïfs. Cet adjectif a visiblement été créé pour nous autres, tendres idiots.

Nous vivons donc notre quotidien dans l'angoisse d'après. Après, « genre » juste demain. Étudier d'abord, trouver un travail ensuite puis bosser comme un âne pour ne même pas être sûr d'en vivre. Et le monde qui implose, et l'amour qui rend heureux puis fou, et le prix de l'immobilier, et la retraite de nos parents.

Inexpérimentés selon vos critères. L'expérience, nous l'avons ailleurs. Pas dans le temps passé, mais dans la conscience de celui à venir. Nous devons projeter les solutions de demain aux problèmes posés aujourd'hui.

Monsieur Larousse dit **candide**. Pourtant on ne se voile pas la face. Même si on le voulait, l'univers entier nous en empêcherait. La vie est trop frontale. Cette vie-là, elle te met des patates. Pas comme en 39-45 sous les bombes ou comme en Syrie à l'heure où j'écris ces lignes. Non, différemment. Mais j'ai appris en Inde, au Népal et même à New York, que la difficulté, la souffrance, et la complexité de l'existence ne donnaient lieu à aucune comparaison possible. Il n'existe pas d'échelle de douleur ou de précarité.

J'ai vu comment c'était ailleurs, en dehors de mon micro-climat parisien. Il serait obscène de ne pas être heureuse, ici, dans mon 30 mètres carrés. Mais à quel prix ? Concrètement, je vis avec un peu moins de 800 euros par mois. Les deux tiers vont à mon logement, le reste s'évapore dans ce qui est nécessaire pour vivre. Je ne perçois ni bourse¹, ni ne touche d'allocation quelconque. Je pourrais presque être un cas désespéré si je ne recevais pas la moitié de mon budget mensuel d'un riche émir qatari (mes parents, c'était pas assez glam²). Je m'instruis pour avoir des (non, un) diplômes, et j'ai un, deux, trois parfois quatre boulots en même temps. Si seulement j'étais un cas isolé... Alors comment pourrions-nous être naïfs dans un monde où tout est dit, vu, vécu ? Vous n'avez de cesse de nous répéter ce qu'il va nous arriver. Nous ne pouvons ouvrir un journal, un magazine, sortir dans la rue, sans nous fracasser le nez contre la réalité. La crise, le chômage, la méritocratie, le réchauffement climatique, les dictateurs fous et j'en passe.

J'étais persuadée que notre génération était la première à ne pas avoir le choix. Pas le choix quant à cette prise de conscience du monde présent et à venir.

1. Tout simplement parce que ce sont les revenus par foyer qui sont comptabilisés et que lorsque nos parents se remariaient ou se(re)pacsaient), les revenus des 2 couples sont additionnés. Trop d'argent sur le papier, pas de bourse.

2. Glamour.

En revanche, je n'avais pas réalisé que la génération qui suit prendrait d'autant plus cher. Ma petite sœur m'écrit : « Je ne veux pas grandir. Je trouve que c'est un monde de merde. Nous ne sommes pas préparés à avoir un avenir. On nous dit chaque jour que la vie est une tartine de merde, que tout est nul, qu'on passera notre vie à Pôle Emploi, que les fêtes ne sont que des événements commerciaux, et que toutes les occasions sont bonnes pour dépenser de l'argent. De l'argent que nous n'aurons jamais, parce qu'on n'aura pas de taff et que si on en a un, cela ne sera sûrement pas celui dont on rêvait. Parce qu'on prendra ce qui vient, qu'on vivra mal et malheureux. À cause de ce connard de système, je ne veux pas grandir. »

13 ans. Ma sœur n'a que 13 ans. Et si, à mon grand désarroi, elle utilise un vocabulaire aussi vulgaire que celui de son aînée, sa lucidité me traumatise. Elle sait, elle aussi, du haut de ses 162 cm, que ce qui l'attend sent clairement le pâté. Alors candide. Non.

Je ne me considère pas non plus comme **insuffisante**. Ou alors insuffisante dans ma jeunesse. Insuffisante dans ce qu'elle devrait être. J'ai juste la sensation de ne pas en profiter. Le sentiment qu'elle n'existe pas comme l'on me l'a contée. Peut-être qu'elle n'existe plus ainsi, tout simplement. Peut-être que Zidane est déjà mort et que Nabilla est députée parlementaire.